

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
14 » six mois.
7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
MM. LAFFITTE, BULLIER et C^o, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BUL-
LIER et C^o, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

28 février 1863.

Le *Moniteur* publie le résumé de la réponse officielle du cabinet de Washington aux dernières propositions de la France. On ignore jusqu'ici la détermination que prendra le gouvernement impérial.

Le bruit qui avait couru, à l'occasion des affaires de Pologne, du départ de M. le duc de Morny pour Berlin et pour St-Petersbourg est aujourd'hui considéré comme apocryphe.

Le *Morning Herald* dit que l'Angleterre et la France sont d'accord, et qu'elles ne feront aucune tentative pour rétablir le royaume de Pologne, mais qu'elles exigeront du Czar l'exécution du traité de Vienne, qui garantit la constitution et l'autonomie de la Pologne. L'autriche seconderait les efforts des deux puissances.

Les nouvelles reçues aujourd'hui du théâtre de la guerre sont plus favorables aux insurgés. Ainsi, d'après une dépêche de Cracovie, deux rencontres ont eu lieu à Biala et Kutno; l'avantage est resté aux insurgés. Le colonel Serputowski, qui commandait le corps russe, a Kutno, a été tué.

Le combat livré près de Kutno a duré plus de huit heures. Les Russes ont été forcés de reculer. Ils se sont retirés sur la frontière prussienne.

L'arrivée de familles polonaises émigrées continue à Katowitz.

Des détachements d'insurgés se sont montrés à Jablonna et ont jeté l'alarme dans la garnison de Varsovie.

Le suicide de Kurowski est démenti. Ce chef a cédé son commandement à Dombrowski. M. Rochebrune commande toujours le corps des étudiants de Cracovie.

Le Czar annonce que Langiewicz a battu les Russes à Stewicz, près de la haute Silesie, mais il ne donne pas de détails sur l'engagement. L'insurrection augmente en Podlachie.

Une rencontre entre les Polonais et les Russes, dans les environs de Kutno, a eu

lieu le 23 et elle n'a pas duré moins de huit heures. A la suite de ce combat acharné, le corps russe, dont le commandant avait été tué, a été forcé de battre en retraite et de se retirer vers la frontière prussienne. Dans une autre rencontre, à Biala, les insurgés ont encore obtenu l'avantage.

On annonce que le général O'Donnell a dû donner hier sa démission, par suite du refus de la reine de signer le décret de dissolution des Cortès.

On dit que les nouvelles du Mexique apportées par le paquebot de Southampton n'annoncent encore aucune opération décisive. Le général Forey attendrait, pour assiéger Puebla, les renforts et équipages qui lui sont envoyés de France.

Les lettres de Constantinople signalent des conflits sanglants survenus dans l'île de Candie entre les Turcs et les Grecs qui forment la majorité de la population. Des bandes d'insurgés occupent les montagnes de l'île. Des renforts seraient expédiés aux Turcs.

Moniteur du 22 février.

PARTIE NON-OFFICIELLE.

Le Gouvernement de l'Empereur a reçu la réponse officielle du cabinet de Washington à ses dernières ouvertures pour le rétablissement de la paix. Voici le résumé de ce document :

Le ministre des affaires étrangères des Etats-Unis a commencé par déclarer que le président a examiné la proposition de la France avec toute la considération due aux souffrances inimitables que la guerre civile fait peser sur ce pays comme sur l'Amérique elle-même, et à l'ancienne et sincère amitié qui a inspiré ces conseils ; mais il ne partage pas les impressions sur lesquelles on se fonde pour douter de l'issue de la lutte. Invité par une puissance amie à passer en revue les événements des vingt et un derniers mois, il ne voit dans cette succession de victoires et de revers que les vicissitudes inévitables de tout enterprise militaire. Les forces fédérales n'ont pas cessé d'avancer vers leur but et tiennent étroitement bloqué le territoire des insurgés. Quelles qu'aient été les dissidences de l'opinion

sur les personnes, sur les principes à suivre et sur les moyens d'exécution, les mesures prises par les pouvoirs législatif et exécutif prouvent que la nation a déployé autant d'activité que tout autre Etat placé dans les mêmes circonstances ; ces ressources sont encore abondantes, et son crédit peut faire face à tous les besoins du moment.

Quant à l'idée de nommer des commissaires fédéraux qui se rencontreraient sur un territoire neutre avec ceux des insurgés pour discuter les moyens de concilier les intérêts opposés et s'entendre sur le maintien ou la rupture de l'union, M. Seward conçoit que, dans son désir bienveillant de voir la paix rétablie, l'Empereur des Français l'ait regardée comme chose praticable. Mais, lors même qu'il serait possible au gouvernement, qui poursuit la répression d'une révolte armée, d'aborder une pareille discussion, il croit que toute offre pacifique de sa part sur la base de la réédification de l'union serait rejetée infailliblement par la partie adverse. D'autre part, s'il avait la pensée de consentir à une séparation, il serait certain d'être aux yeux de la nation l'objet de la réprobation universelle. Au lieu d'une négociation dans la forme indiquée, le congrès, complet par la convocation des sénateurs et des représentants de la portion mécontente de la population, semble un meilleur moyen de discuter les questions en litige, sauf à faire sanctionner ses décisions par une convention nationale qui leur donnerait la force d'une loi organique.

Un certain nombre de jeunes gens appartenant pour la plupart à la population parisienne se sont dirigés sur la Prusse et l'Autriche afin d'offrir leur concours à l'insurrection polonaise. Il paraît que le gouvernement de Berlin a pris des mesures pour interdire à ces volontaires l'entrée sur le territoire polonais, tandis que l'Autriche leur a laissé le passage libre.

On assure que les cabinets de Paris, de Londres et de Vienne sont tombés d'accord sur un ensemble de propositions à soumettre aux gouvernements de Prusse et de Russie relativement à la Pologne.

Nous lisons dans l'*Opinion nationale* :

« La pétition relative à la Pologne, et dont nous avons parlé hier, a été aujourd'hui, au Sénat, l'objet d'une première réunion de la commission des pétitions. M. Billault a dû, assure-t-on, être

présent à cette séance de la commission, et la pétition, obtenant un tour de faveur, serait discutée samedi prochain.

D'un autre côté, on écrit de Paris au *Nouvelliste de Rouen* :

« Dans les cercles diplomatiques, on prétendait savoir, cette après-midi, que M. de Rechberg avait réclamé auprès du Gouvernement contre l'ouverture des souscriptions en l'honneur des Polonais faites par la *Patrie* et le *Siccle*. On disait que le R. P. Graty, dont le nom figure parmi les signataires de la pétition présentée au Sénat en faveur de la Pologne et qui a commencé à l'église Saint-Etienne-du-Mont des conférences religieuses, avait été invité à ne pas donner suite, au moins dimanche prochain, à ces conférences à cause de quelques phrases très-vives sur la Pologne prononcées en chaire par ce prédicateur dimanche dernier.

On se rappelle la douloureuse émotion qu'avait fait naître la nouvelle de l'arrestation à Thorn de jeunes Polonais, porteurs de passeports étrangers, parmi lesquels se trouvait un élève de l'Ecole impériale militaire de Saint-Cyr, et qui, disait-on, avaient été livrés aux autorités russes.

D'après une dépêche télégraphique de Berlin, M. le comte Eulenburg, ministre du commerce, a donné à ce sujet la plus étrange explication. Le ministre a affirmé qu'on n'avait pas livré les Polonais arrêtés à Thorn ; on s'est borné à les expulser par la frontière russe. Pourquoi par cette frontière, si ce n'était pour que ces jeunes gens tombassent inévitablement entre les mains des agents de la Russie.

M. le comte Eulenburg écrit-il donc, par un langage sans franchise et en jouant sur un jeu de mots, avoir désarmé l'opinion publique justement indignée ? Peu importe, en effet, que les autorités prussiennes aient livré les Polonais aux Russes soit directement par un acte de violence, soit indirectement par un acte de perfidie. Ce fait ne reste-t-il pas le même, avec la honte qui s'y attache ?

Les journaux de Berlin et la *Gazette de Cologne* annoncent que des manifestations s'organisent dans tous les cercles de la Prusse contre la convention du 8 février. Les négociants de Stettin ont adressé au ministre du commerce une protestation dans laquelle ils déplorent le dommage que la Prusse va causer à son commerce en violant le principe de non-intervention. Des protestations semblables ont été si-

gnées à Breslau. A Berlin, la réunion des notables a rédigé un mémoire qui a été soumis au ministre d'Etat et au ministre du commerce. La convention deviendra donc inexécutable ; la réprobation universelle en fera justice.

Voici, d'après les derniers recensements, le nombre des Polonais sujets de la Prusse : le duche de Posen en contient 700,000 ; la Prusse occidentale, 500,000 ; la haute Silesie, 500,000 ; ensemble 1,700,000. C'est environ le onzième de la population totale du royaume.

On lit dans la *Patrie* :

« Une dépêche télégraphique de Constantinople, provenant de source officielle, annonce que l'Assemblée nationale de Grèce a pris sur elle le pouvoir exécutif et l'exerce par son vice-président, M. Moraidini, président de la Cour de cassation, jusqu'à sa décision ultérieure pour la formation d'un nouveau gouvernement. »

On lit dans le *Courrier des Etats-Unis* du 14 février :

« Ainsi que l'avaient fait pressentir les nouvelles d'Europe, la France vient de tenter un second effort pour faire entrer la question américaine dans la voie des pourparlers conciliateurs. Cette fois, elle a agi sans rechercher le concours des autres puissances, et en s'adressant directement au cabinet de Washington. En même temps, elle s'est attachée à écarter de sa démarche tout ce qui aurait pu lui donner une couleur d'immixtion importune ou en rendre l'acceptation pénible au gouvernement des Etats-Unis. Pour nous qui, voyant de près les hommes et les choses, avons appris de longue main à les connaître, le refus peremptoire par lequel le secrétaire d'Etat a accueilli la démarche amicale du gouvernement impérial ne nous étonne ni dans le fond ni dans la forme. Nous y retrouvons une argumentation et un ton qui nous sont des longtemps familiers. La correspondance échangée à ce sujet et les deux dépêches dont elle se compose, forment un contraste que tout le monde saisira facilement et dans lequel, malgré les éloges dont ne manquera pas de l'inonder une certaine presse, M. Seward est loin d'avoir l'avantage, soit comme force de raisonnement, soit comme droiture de pensée, soit surtout comme convenance de langage. »

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 1^{er} MARS 1863.

— N° 44. —

LES DEUX FRÈRES.

CHAPITRE XXXVI.

Sur le quai de M... vient aboutir une petite rue dont les maisons offrent peut-être la plus belle situation de la ville. L'une d'elles, maison charmante, était occupée par le capitaine Adlerbranth et sa famille. Nous allons y introduire pour la première fois le lecteur.

D'un côté de l'antichambre se trouvait l'appartement d'Adlerbranth et de Selma ; de l'autre, la jolie chambre du baron Charles, bien aérée et ayant vu sur la mer. C'est là que nous entrons, le 1^{er} août, quelques jours donc après les événements que nous venons de raconter.

Grâce à la tapisserie verte et aux rideaux baissés, il n'y régnait qu'un demi-jour ; on ne voyait donc en détail l'intérieur de la pièce que quand les rideaux de la fenêtre ouverte, soulevés par le vent,

laissaient pénétrer un rayon de soleil, qui venait éclairer de sa vive lueur le pâle visage du baron étendu sur le sofa.

Il somnolait ; sa tête reposait sur un de ses bras, tandis que l'autre retombait négligemment sur le sofa ; on eût dit que Charles, en s'endormant, l'avait rejeté loin de lui, comme pour éloigner tous les chagrins, toutes les tortures qui le dévorait lentement et qui menaçaient de faire succomber son âme sous une puissance contre laquelle il luttait depuis longtemps déjà.

Cette lutte se lisait clairement sur chacun de ses traits, autrefois empreints d'une mâle beauté. Ses joues étaient pâles et creuses, son front couvert de rides, ses lèvres sèches et brûlantes, ses mains amaigries sillonnées de veines bleues qui faisaient saillie sur sa peau blanche. Helas ! plus une étincelle de son ancienne fierté, noble et virile ! Les sœurs plis de la souffrance se dessinaient au-dessus de ses sourcils bien aérés.

Une porte latérale s'ouvrit doucement, et Selma entra, apportant sur un petit plateau deux verres d'une limonade rafraîchissante et une assiette de pâtisseries.

Au léger bruit de ses pas, le baron s'éveilla en sursaut.

« Pardonne-moi, mon bon Charles, dit-elle affectueusement, je t'ai peut-être effrayé ; tu t'étais endormi pendant mon absence. »

— Oui, chère Selma ; je suis encore très-abattu ; les manœuvres me rendent toujours malade.

— Hélas ! oui ; aussi pourquoi ne pas demander un congé ? Je t'en ai prié avec tant d'instances ! Tu es parfois, Charles, d'un entêtement d'orsonnable ; néanmoins tu pousses si loin la douceur et la

patience que je n'ai pas le courage de te quereller. Cependant tu vas m'obeir et manger un morceau de ces petites tartes dont tu es si friand — tu t'étais autrefois, du moins ; — je les ai faites moi-même d'après la recette de tante Charlotte-Antoinette. Adlerbranth en a goûté et les a trouvées excellentes. »

Charles sourit ; ses beaux yeux noirs, quoique profondément enfoncés, brillèrent d'un vif éclat.

« Bonne et tendre Selma, tu m'aimes et tu me soignes comme si tu étais ma petite femme. »

— Que je suis heureuse de te voir penser ainsi ! interrompit-elle avec un rire franc ; aussi, pauvre Charles ! tu n'en veux pas d'autre, n'est-ce pas ?

« Non, certainement non, » répliqua-t-il d'un ton qui remplait sa sœur d'inquietude. Et elle le sollicita vivement de prendre de sa pâtisserie ; il accepta pour ne pas la desobliger, et il trempa ses lèvres brûlantes dans la limonade.

— Ne laisse pas plus longtemps ton Adlerbranth seul, dit-il ; je sais que ton absence va lui peser.

— Il sort ce soir et j'ai encore à lui préparer sa toilette ; mais cela fait et les enfants couchés — tu sais que je ne les quitte guère — je reviendrai auprès de toi pour y rester. »

Elle le baisa au front, et se retira en portant sur lui un tendre regard qu'il exhortait à la patience.

Des qu'il fut seul, il s'étendit de nouveau sur le sofa. Ses croix les mains sur la poitrine et retomba dans ses réflexions. Bientôt on frappa légèrement à la porte.

« Entrez ! » dit-il du ton d'un homme peu satisfait d'être dérangé.

La porte s'ouvrit doucement, et Charles

vit paraître un jeune homme de haute stature et d'un extérieur très-agréable. Il se leva un peu, et involontairement, en quelque sorte, sa figure reprit son expression habituelle d'amabilité. Le sommeil ou une grande lassitude pouvait bien lui enlever cette énergie qui était dans sa nature et qui se reflétait toujours dans son port et même dans ses traits ; mais non sa noblesse et sa fierté innées, qui ne se démentaient jamais dans aucune des vicissitudes de la vie, et dont la mort elle-même n'eût pu lui ravir le cachet.

Une grande surprise peinte dans les regards, l'inconnu s'inclina courtoisement.

« Est-ce à monsieur le baron Silbersparre que j'ai l'honneur de parler ? demanda-t-il d'une voix agréable. »

— Oui, monsieur, répondit Charles avec un gracieux signe de tête.

— Je manque peut-être aux convenances en me présentant ainsi ; mais je n'ai trouvé personne pour m'annoncer. Je suis le médecin Dahl et je crois être assez connu de vous, grâce à notre ami commun, le bourgeois Bundler, pour espérer que vous me pardonneriez la liberté que j'ai prise, si mon désir de vous connaître personnellement ne m'excuse pas à vos yeux. »

Charles se redressa, et l'on eût dit que ces deux jeunes gens allaient se devorer des yeux.

« Votre visite m'honore, et je vous en suis très-reconnaissant, monsieur le docteur, dit-il enfin d'un air aimable. »

— Je le desirerais au moins, reprit Hermann avec plus de cordialité qu'il n'en avait eu jusque là. J'ose espérer que, grâce à Golhard, vous ne me voyez pas avec déplaisir, et mon intention est de vous renouveler ma visite, si vous le per-

mettez, jusqu'à ce que j'aie atteint mon but. » ajouta-t-il en prenant une chaise sur un signe du baron.

Charles lui-même fut obligé de reconnaître tout ce qu'il y avait de noblesse, de franchise et de cordialité dans la physiologie, dans la voix et dans les manières de son rival.

Incapable de prononcer une parole, il tendit sa main brûlante et amaigrie à l'homme qu'il estimait sincèrement, mais qu'il ne pouvait aimer.

« Vous êtes malade ; ne consultez-vous pas un médecin ? dit Hermann avec intérêt en tâtant le pouls agité du baron. »

— Non, je n'ai pas regardé mes indispositions passagères comme assez graves pour être traitées comme une maladie sérieuse.

— Et il est pourtant bien nécessaire de ne pas les négliger ; votre teint, votre extérieur prouvent qu'il est grand temps de vous faire donner des soins.

— Eh bien, soyez mon médecin ! dit le baron d'un ton étrange.

« Pourquoi pas ? répliqua Hermann en lui serrant la main avec émotion ; pour-quoi pas ? Peut-être n'est-il réservé qu'à moi de ramener les fraîches couleurs de la santé sur ces joues aujourd'hui si pâles. »

— Vous avez trop de confiance en votre art, dit Charles, douloureusement affecté. Je vous dirai, pour parler sans détours, qu'il n'y a pas de médecin capable de me guérir et de me ramener le flumbeau de la vie prêt à s'éteindre en moi. »

« Vous tenez quelques instants. »

« Vous sortez quelquefois le soir, je crois ? reprit Dahl, en s'efforçant de donner à sa voix le plus de fermeté possible. »

— Très-rarement ; une seule fois depuis mon retour des manœuvres ; ce